Les lectures d'Élise Lépine

Western postmoderne

ÉPOPÉE Dans un monde postapocalyptique, une survivante est à l'affût de la bonté des hommes

Chevauchant la ville déserte d'Evangeline, jadis peuplée de colons venus fuir la civilisation moderne, Makepeace est le dernier shérif du Grand Nord et sans doute le dernier humain vivant. *« Je suis irascible, solitaire, d'une nature méfiante, c'est comme ça que j'ai survécu si longtemps. »* Le dérèglement climatique a ravagé le monde, les réfugiés ont afflué pendant quelques décennies, le chaos puis la mort ont régné. Première surprise du texte : Makepeace est une femme. Deuxième surprise : elle rencontre un être en errance, qui lui offre une raison de vivre. Ces deux retournements de situation ne sont que les premiers d'une multitude à venir. Le livre est plein des rebondissements et des émotions fortes qui sont le sel des grands romans. Ils l'amèneront dans « la zone », inspirée à l'auteur par ses reportages dans le périmètre d'exclusion autour de Tchernobyl, où il a vu des irréductibles survivre malgré tout.

Un roman adoré par Haruki Murakami

S'il se nourrit des projections les plus cataclysmiques sur l'avenir de l'humanité, *Au nord du monde*, à la différence du monument du genre postapocalyptique qu'est *La Route*, de Cormac McCarthy, ne met pas l'accent sur la seule sauvagerie humaine en temps de catastrophe, mais cherche obstinément la lumière, qui déferle dans les dernières pages du livre. Ce grand roman, adoré par Haruki Murakami qui en signe la postface, était devenu introuvable après une première publication chez Plon en 2010. Laure Leroy, directrice de Zulma, lui offre une magnifique nouvelle édition, et l'occasion de devenir enfin culte.

ÉLISE LÉPINE

En savoir plus sur *Au nord du monde*

A toute berzingue

Aires marque le retour de Marcus Malte, maître en roman noir, qui ici nous emporte sur les autoroutes dans un monde à portée de futur. PAR ÉLISE LÉPINE

Après le polar et le roman d'aventure, Marcus Malte se met à la science-fiction, le temps d'un *incipit*. L'introduction de son nouveau roman est un discours, tenu par une entité du futur – homme, femme, intelligence artificielle ? – qui présente à ses pairs le résultat de ses recherches sur leurs « aïeux », ceux d'avant que l'humanité ne finisse sous « glasserre ». Huit pages intelligentes suffisent au lecteur pour deviner quel genre de drame a coupé les humains de leur environnement et quelle vie pixellisée, artificielle, mène les hommes de demain. Des limbes, l'archéologue du futur a tiré le souvenir d'une poignée d'hommes et de femmes, enfermés dans leurs véhicules, roulant sur l'autoroute, par un beau jour d'août, au début du XXIe siècle. « Plusieurs histoires (...) Mais qui n'en font qu'une. Parce que c'est le principe même de la vie, sa trame : des destins qui s'enchevêtrent. Et c'est quelque chose que je trouve fascinant. Toutes ces trajectoires parallèles, qui finissent par se croiser », déclare un personnage que l'on suppose alter-ego de l'auteur. On connaît le don de conteur fabuleux que possède Marcus Malte. Le voici dans toute sa splendeur. Les vies se dessinent par le biais de dialogues théâtraux, didascalies incluses, de poèmes, de conversations, de disputes, de monologues intérieurs, de descriptions minutieuses, de digressions captivantes, tout cela rythmé par de stupides slogans publicitaires ou d'atroces bribes de nouvelles du monde, sortis des postes de radio. De kilomètre en kilomètre, de page en page, Roland, Maryse, Catherine, Pierre-Peter, Claire, Zoé et les autres nous disent qui ils sont et quel monde ils habitent. Les aires d'autoroute où ils se reposent, ensembles absurdes de magasins trop éclairés, de toilettes mal isolées et de mauvais restaurants, peuplés de vendeuses sous-payées, d'enfants solitaires, perdus ou enchantés, de couples qui s'aiment, se retrouvent, se séparent, de routiers fatigués, de SDF, de dames avec chauffeur, de chats écrasés, de vices cachés, sont à la fois l'homophone et le reflet de notre « ère », celle « du début de la fin ». On devine doucement que tous ces êtres courent vers l'anéantissement. Peu survivront à la collision qui s'annonce. A l'heure où les dystopies se multiplient en librairie, ce texte-là tient du génie, traduisant précisément le sentiment de catastrophe annoncée qui submerge notre époque, sans tsunami ni crash boursier, sans guerre civile ni grand incendie. Bête comme une voiture lancée à deux cent kilomètres heures, notre monde propulse droit dans le mur des milliards de vies minuscules, banales et merveilleuses. Cette tragédie, « ce n'est pas du Mozart, ce n'est pas du Wagner, c'est typiquement du Joe Dassin », écrit Malte, à la fois si drôle et si sombre. Ainsi va la vie, ritournelle éphémère, gorgée de nostalgie avant même de s'éteindre.

FUITE HUGOLIENNE

Le romancier Marcus Malte, dont on connaît les romans noirs, signe un puissant roman, *Le Garçon*. Ou le récit d'un innocent jeté dans le XXe siècle.

PAR ÉLISE LÉPINE

1908. Dans un coin perdu près de l'étang de Berre, le garçon se retrouve orphelin. Avant de mourir, la mère, son unique lien au monde, lui a ordonné de brûler son corps et ses biens. Voilà l'adolescent sauvage, mutique, grand ignorant, n'ayant croisé qu'une poignée d'humains au gré de son existence, jeté sur les routes et dans la vie. Le garçon n'est encore qu'une petite bête, craintif, affamé, libre. Il se camoufle, chaparde sa nourriture, observe de loin les hommes, tente de percer le mystère de leurs comportements. Il sera bientôt intégré dans une communauté où il apprendra les rudiments d'une humanité rurale, austère, superstitieuse, avant d'être brutalement congédié. Son voyage le mènera aux côtés d'un géant venu de l'Est, lutteur légendaire dont les poings ont abattu des adversaires jusqu'en Amérique. Sa trajectoire rencontrera celle d'un notable qui fera de l'orphelin son fils. Nous le suivons dans un appartement cossu de la capitale, entre les bras d'une pucelle assoiffée de plaisir, dans les librairies licencieuses, aux portes d'un enfer de délices. Il sera jeté dans la boue des tranchées de la Première Guerre mondiale, poilu vengeur. Sa course ira jusqu'au bout du monde. Etonnant voyage initiatique au gré duquel nature et culture rivalisent de dureté stérile : « *La conscience émerge peu à peu des eaux dormantes, opaques, de l'âge tendre. Elle crève la surface. Elle voit le jour. Mais ce qui est troublant c'est que ce jour qu'elle voit ne semble guère moins glauque que le marécage qu'elle quitte* ». Chaque pas du héros dans le monde est une question posée au XXe siècle naissant, faisant de ce « conte cruel » (ainsi que Marcus Malte définit son texte) une œuvre critique sur le progrès. Par son art de la fresque sociale, ses personnages entre ombre et lumière, la générosité et l'ampleur de sa trame narrative, Malte place le roman dans une veine hugolienne. L'ombre de Jean Valjean plane toujours sur le garçon. L'hommage est élégant sans peser sur la singularité de l'auteur. On retrouve dans ce roman les phrases scandées, le flux nerveux, le regard tendre, néanmoins désenchanté, qui a fait l'essence de ses romans noirs (on pense notamment aux inclassables chefs d'œuvre *Carnage, constellation ; La Part des chiens ; Garden of love*, publiés à la Série Noire). Marcus Malte possède le don rare de créer une intelligente connivence avec son lecteur. Amusant, suscitant l'angoisse, horrifiant les consciences, il se révèle un grand colporteur d'histoires.

LE GARÇON
Marcus Malte
éditions Zulma, 534p., 23,50€

En savoir plus sur *Aires*, *Le Garçon* et *Fannie et Freddie*

Art de la miniature

Marcus Malte, l'une des meilleurs plumes du polar français, signe d'inquiétantes fables sociales.

PAR ÉLISE LÉPINE

La misère du monde tient dans une pièce. Un huis clos de rien du tout dans une cuisine américaine. Fannie a enlevé Freddie parce qu'elle était dépossédée de tout. Elle dit qu'un grand feu la consume. On ne sait pas vraiment si c'est le désir, la tristesse ou la haine. Fannie et Freddie, c'est la carpe et le lapin. Le jeune loup de la finance et la fille d'ouvriers. Leur point commun, ce sont les dettes. Elle trinque pour le malheur de ses parents, arnaqués par une banque à la veille de la crise financière. Scotché à une chaise sous l'œil du Smith & Wesson de Fannie, Freddie paie pour avoir fait allégeance à la machine à détruire l'être humain. Marcus Malte chronique le règlement de comptes. On dit qu'il n'y a pas de petites économies. Sous la plume de Malte, cette maxime radine perd en mesquinerie et gagne en noblesse. L'auteur compte les indices, ménage les rebondissements, épargne les effets de style, fait don d'une poésie pudique. L'ascèse sied au tragique. Ce sont les petits riens, les petites vies, les poignées d'heures perdues qui parlent le mieux des grands malheurs. Après « Fannie et Freddie », une deuxième nouvelle, « Ceux qui construisent les bateaux ne les prennent pas ». Autre drame personnel, autre drame social. Pas de méchant, pas de sirènes hurlantes, pas d'arrestation. Un taiseux marche sur une plage, ressasse un malheur oublié, sous l'œil blasé de la côte de La Seyne-sur-Mer, jadis bassin ouvrier, désormais moribonde. L'homme s'interroge : « *Jusqu'à quelle échelle nos vies peuvent-elles se réduire ?* » Minuscule, assurément. Du collectif à l'individu, du scandale public au secret intime, Marcus Malte peint le rétrécissement des existences, jusqu'à leur anéantissement. Le noir, à la loupe.

FANNIE ET FREDDIE
Zulma
160 p., 15,50 €

Reines de la nuit

Sirena Selena est une diva drag-queen de Porto Rico qui rêve d'enflammer les nuits de Saint-Domingue. Un roman bientôt culte. **Par Élise Lépine**

Martha Divine et Sirena Selena prennent l'avion pour Saint-Domingue. Si ça passe, Martha Divine fera de sa pouliche à la voix d'or la nouvelle sensation des boîtes de nuits insulaires. Si ça casse, elles se feront arrêter par la police. Martha et Sirena sont deux individus de sexe masculin, deux figures importantes de la communauté transformiste de Porto-Rico. Martha possède le Danubio Azul, boîte de nuit des quartiers gays. Sirena tient la discothèque entière sous l'emprise de ses chansons romantiques, de son allure glamour et de ses yeux de braise, déclenchant chez ceux qui la regardent et l'écoutent une émotion bien au-delà du sexe : « Beaucoup auraient donné n'importe quoi pour voir son corps nu, sans savoir s'il était un homme, une femme, un ange tombé du Ciel ou Lucifer adolescent. » Martha espère tirer du succès de Sirena, de quoi payer son ultime opération, celle qui la fera basculer pour de bon dans le camp des femmes. Sirena est déterminée à conquérir le monde, car elle possède, dit-elle, « un peu de talent et le sens des affaires dans le sang. » Arrivées sans encombre à Saint-Domingue, les deux femmes sont séparées par l'intervention d'Hugo Graubel, homme d'affaires local, richissime, tombé sous le charme de Sirena. A sa connaissance, Graubel n'est pas homosexuel. Face à Sirena, le voilà pourtant prêt à l'aimer « comme il a toujours voulu aimer une femme. » Est-ce un cadeau ou une malédiction ? Taillé dans le bois des romans cultes, *Serena Silena* est un hommage aux rêveuses et aux acharnées, à celles et à ceux qui ont l'audace d'être soi.

SIRENA SELENA
Mayra Santos-Febres,
traduit de l'espagnol (Porto-Rico)
par François-Michel Durazzo,
Zulma, 352 p., 20 €

PREMIÈRES NEIGES SUR PONDICHÉRY
Hubert Haddad
Éditions Zulma, 192p., 17,50 €

Dans la vallée de l'ombre et de la mort

Hubert Haddad nous emmène cette fois en Inde, avec ces *Premières neiges sur Pondichéry* où un vieux musicien israélien cherche la lumière. Quête spirituelle et initiatique.

Par Élise Lépine

Il ne neige jamais sur Pondichéry, le ciel reste bleu même à Noël. Les flocons blancs qui tombent sur la ville viennent de la mer, fruits d'une pollution au phosphore. Si le spectacle est magnifique, « cette neige est immonde », juge Mutuswami, la belle interprète qui décrit le phénomène à Hochéa Meintzel, immense violoniste israélien venu en Inde pour un festival. Pourquoi le vieux musicien aveugle a-t-il accepté ce périple au bout du monde, alors que même dans sa ville, Jérusalem, chaque pas lui est pénible ? Il voulait tourner le dos au « *gouffre de révolte et d'incompréhension* » qu'Israël a creusé en lui. Arrivé très jeune dans ce pays, rescapé polonais de la Shoah qui a décimé sa famille, il a placé tous ses espoirs dans la nation juive : « *C'était avant la multiplication des attentats, avant le mur. Yitzhak Rabin n'avait pas encore été assassiné par un juif orthodoxe. On pouvait espérer un règlement pacifique du conflit* ». Mais l'homme n'a pas supporté de voir son pays s'enfoncer dans la violence. Quand un attentat a frappé le bus à bord duquel il se trouvait avec sa fille adoptive, les laissant en apparence indemnes, il n'a pas eu d'autre choix que de fuir : « *Je ne suis plus israélien et je ne veux plus être juif, ni homme, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage* ». Le festival est un prétexte. Hochéa est ici pour échapper à jamais à son pays, à son passé et à l'histoire de son peuple : « *- Allez-vous rester longtemps ici ? - Sur cette planète ? - Ici, à Pondichéry. Vous ne connaissez personne... - C'est reposant malgré le bruit. J'ai passé tant d'années dans le monde* ». Le vieux musicien cherche le repos dans l'isolement. Quête impossible dans cette Inde hantée de fantômes, d'éléphants, de dieux aux multiples figures, de vaches sacrées, d'hommes de toutes religions, de femmes porteuses de secrets, apparitions fugitives et entêtantes de ce récit tourbillonnant. Hochéa voudrait échapper pour toujours à sa mémoire, une mémoire douloureuse et défaillante. Elle revient presque à chaque page, tantôt « *grand lotus étiolé* », tantôt « *patinant dans un gouffre* », elle est « *en cendres* », « *brumeuse* », « *effacée* »... Au gré d'un ouragan, le vieil homme trouve refuge dans la synagogue de Fort Cochin, refuge des derniers juifs du Kerala. Les neuf hommes attendent un visiteur providentiel afin de former le minyan, quorum de dix fidèles, règle indispensable à la prière sacrée. Hochéa Meintzel, qui refuse d'être juif, ouvre à contrecœur la bouche pour dire le kaddish de l'orphelin. En retour, les derniers juifs du Kerala ouvriront à son cœur un chemin vers la guérison. *Premières neiges sur Pondichéry* est le récit d'un miracle : « *les étincelles du hasard font parfois coïncider au même coin de rue un cyclone et un vieil ashkénaze de passage pour que le kaddish puisse à l'occasion réveiller les mémoires* ».

En savoir plus sur *Sirena Silena* et *Premières neiges sur Pondichéry*

NOUVELLES VOIX AFRICAINES

Snapshots - Nouvelles voix du Caine Prize : une poignée de nouvelles pour montrer l'Afrique en ses œuvres (vives).

par Élise Lépine

Lancé en 1999, le Caine Prize – dont les présidents d'honneur sont les prix Nobel de littérature Wole Soyinka et J.M. Coetzee –, frère du prestigieux Booker Prize, est décerné chaque année à un écrivain africain pour une nouvelle publiée en langue anglaise. *Snapshots* rassemble six de ces nouvelles. Voici l'Afrique d'une toute petite fille, racontant dans un souffle candide et déchirant l'injustice sociale, les pertes tragiques, les rencontres providentielles, les hasards terribles (NoViolet Bulawayo, « Snapshots »). L'Afrique mondialisante d'un enquêteur cinglé, partant sur les traces d'une jambe coupée avec le panache d'un Eastwood, période *Créance de sang* ; héros absurde d'un pays en proie au délire, décrit dans un rythme parfait. Jugez plutôt : « *Quel tableau. Quel tableau navrant. Quel tableau navrant comme l'enfer.* » (Constance Myburgh, « Hunter Emmanuel »). L'Afrique tragi-comique des prêcheurs de miracles, étrillée par le génial pince-sans-rire Tope Folarin (« Miracle »). L'Afrique traditionnelle, l'Afrique imparfaite, mais l'Afrique mère que l'on se déchire à laisser derrière soi, même – ou surtout – quand on est nigériane, intellectuelle et homosexuelle (« America », Chinelo Okparanta). L'Afrique injectée de sang des enfants drogués à la colle et ivres de combats de rue (« Jours de baston », Olufemi Terry). L'Afrique invraisemblable, libre, fantaisiste, l'Afrique magistrale, absurde et triomphale d'un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, Bombay, s'autoproclamant à son retour du front, entre autres, président de sa propre République, Seigneur de toute la flore et la faune, patriarche des États-Unis d'Afrique, et père de l'Internet (Rotimi Babatunde, « La République de Bombay »). Ces six « nouvelles voix » sont autant de chocs, émotionnels, esthétiques, littéraires. Six remarquables leçons d'« histoires ».

SNAPSHOTS – NOUVELLES VOIX DU CAINE PRIZE
traduit de l'anglais
par Sika Fakambi
Zulma
224 p., 18 €

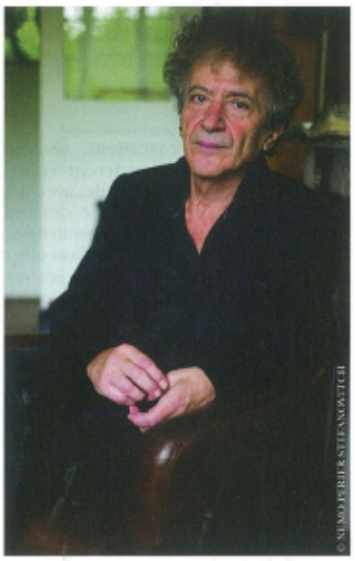
En savoir plus sur *Snapshots - Nouvelles du Caine Prize*

Ombres et chuchotements

Avec *Casting sauvage*, Hubert Haddad signe un nouveau roman sur les oubliés de nos sociétés. PAR ELISE LÉPINE

En savoir plus sur *Casting sauvage*

La Douleur, le dernier film d'Emmanuel Finkiel, adapté du roman de Marguerite Duras, a exigé des dizaines de figurants décharnés pour jouer les colonnes de déportés de retour des camps. Le casting hors du commun qu'il a exigé est l'objet de ce roman aussi bref que fort. Une jeune femme, Damya, danseuse en reconversion après une grave blessure, est embauchée comme chasseuse de tête par la production. Elle mène sa traque dans tout Paris, particulièrement dans les quartiers les plus pauvres : « Le jour de son embauche, on lui avait un peu trop crûment expliqué ce qu'on attendait d'elle : trouver une centaine de figurants squelettiques d'engeances plutôt blafardes dont une vingtaine de femmes, tous adultes, avec une bonne proportion d'allure métèque. » Ce « rabattage mortifère » jette Damya aux trousses d'échassiers, souvent misérables, arpentant Paris, rasant les murs, demandant de l'aide, cherchant à se soustraire aux regards des passants. La langue kaléidoscopique, colorée, sensuelle d'Hubert Haddad est idéale pour écrire cette promenade fébrile et douloureuse. Ses phrases de vingt, trente, quarante mots, toujours rondes, toujours généreuses, s'étalent comme un baume sur la tragédie, et, il faut le dire, l'obscénité de la quête. La belle écriture d'Haddad embrasse, dans ce récit qui semble fait pour leur rendre un hommage, les chapardeurs affamés, les trafiquants à la petite semaines, les filles des rues aux yeux hantés, les migrants épuisés que les parisiens fuient. Le roman passe sur eux comme une caresse, leur offre un long regard, sans gêne ni pitié : de livre en livre, l'une des grandes forces d'Hubert Haddad est de savoir aborder une immense diversité d'êtres humains et se faisant à chaque fois leur égal. Mettre le lecteur face à ce qu'il voudrait ne pas voir, ne pas savoir, ne jamais regarder, voilà l'un des enjeux de ce *Casting sauvage*. Damya croise Amalia, silhouette de chat, cheveux en cascades. Pour cent euros la journée,



deux cents si elle tourne deux jours, elle doit les raser. Quelle honte, pense-t-on en lisant. Passe avec elle l'ombre de la Fantine des *Misérables*, l'une des incarnations les plus abouties de la détresse en littérature. Par le sacrifice et l'avilissement d'Amalia, le roman nous rappelle aussi le jeu d'ombres qu'est le cinéma, qui construit le reflet des misères et des miracles du monde en usant des vies intimes dont nous ne saurons jamais rien. Il y a une profondeur immense dans ce chant d'amour pour la comédie humaine toujours renouvelée, toujours inventive et si souvent cruelle. Pour offrir ses figurants à la *Douleur*, il a fallu rassembler mille douleurs différentes, parfois capables de se sauver l'une l'autre, parfois s'entrechoquant et se frottant entre elles jusqu'au point d'abrasion. C'est le cinéma, et c'est aussi la vie. De sa plume amoureuse, Hubert Haddad suit le fil reliant l'humain à l'humain, le réel à la fiction, traverse le miroir et touche droit au cœur.

Retour au ghetto de Lodz

En savoir plus sur *Un monstre et un chaos*

Après Steve Sem-Sandberg et Andrzej Bart, c'est au tour d'Hubert Haddad de s'attaquer à la figure controversée de Chaim Rumkowski, qui, à la tête du Judenrat du ghetto de Lodz, organise la déportation de plus de soixante-dix mille juifs à la mort. PAR ELISE LÉPINE

Deux enfants, parmi les millions de victimes juives de la Seconde Guerre mondiale. Le premier, Ariel, est massacré avec une impensable sauvagerie sous les yeux d'Alter, son frère jumeau. Dans un coin de la pièce, leur mère est morte après avoir été violée. Alter parvient à s'enfuir. Leur Shtetl est mis à feu et à sang. L'enfant est désormais seul au monde, dans une Pologne qui s'embrase et ne lui veut que du mal. Dans son errance, l'identité d'Alter s'évapore. Un prêtre bien intentionné l'affuble d'un nom chrétien. Un nouvel arrachement, puis un autre encore, et le garçon échoue, toujours seul, traumatisé, dans le ventre de l'énorme ghetto de Lodz. Ici, la vie s'organise sous la houlette de l'horrible Chaïm Rumkowski, que l'on surnomme « le Roi des Juifs » à cause de son ego pulpeux : il fait frapper une monnaie et imprimer des timbres à son effigie. L'homme est persuadé qu'en collaborant avec les nazis, il permettra à une partie du ghetto de survivre. Tandis que ses coreligionnaires plient sous le poids du travail forcé (« Le travail rend libre », martèle l'étrange dictateur), une résistance s'organise dans le ghetto. Faite de rêves et de créativité, elle se joue dans les théâtres clandestins, au gré de spectacles de marionnettes, de concerts, de lectures : la culture est le dernier rempart contre l'épuisement, la faim, la terreur. Hubert Haddad s'empare d'un sujet épouvantable et le traite avec dignité et émotion. Sa belle plume, ses longues phrases faites d'impressions et d'onirisme posent un décor en clair-obscur où se joue le destin d'une multitude impuissante, mais si désireuse de vivre. Presque tous mourront. Soudain, au cœur du livre, le lecteur reçoit de plein fouet ce discours insupportable : pour amadouer les nazis, Rumkowski accepta de faire déporter des milliers d'enfants juifs, sans leurs parents. Voici les mots qu'il prononça : « Je dois vous révéler un secret : ils ont réclamé vingt mille victimes ! Trois mille par jour pendant huit jours… Je suis parvenu à réduire ce nombre, mais pas à abroger la cause obligatoire : qu'il comprenne les moins de dix ans. Comme le total ne représente que deux-tiers des âmes demandées, les malades devront faire la différence, il n'y a pas d'autre alternative. Je vous tends mes mains tremblantes, et vous supplie : remettez-moi les chers petits ! ». Comment penser à ces enfants « de moins de dix ans », partant seuls vers la mort ? Que faire de ces images qui nous hantent et nous dévorent ? Hubert Haddad nous fait le don d'Alter. Alter, qui retrouve la mémoire de son frère perdu en adoptant une marionnette, qu'il nomme Ariel, et qui survit en se cachant dans les tombes du ghetto de Lodz, comme un pied de nez à la mort. Alter, dont Hubert Haddad nous laisse espérer qu'il sortira vivant de cet enfer. Une minuscule étoile dans un grand ciel de suie.

Concours de beauté

L'auteure de *Rosa Candida* revient avec *Miss Islande* un roman doux-amer sur la vocation d'une jeune femme écrivain, dans une Islande des années soixante encore très rigide. PAR ÉLISE LÉPINE

Le roman s'ouvre sur une scène de sexisme ordinaire : une jeune mère choisit un prénom pour sa fille. Son mari en choisit un autre. On ne discute pas le choix du père : la petite s'appellera Hekla, du nom d'un volcan islandais. Enfant, Hekla utilise des mots que personne ne comprend. En 1963, armé de quatre manuscrits, elle saute dans un bus et quitte la ferme familiale pour la ville de Reykjavik, où l'attend, espère-t-elle, une carrière d'écrivaine. Dans le bus, un directeur de casting concupiscent voit en elle une potentielle miss Islande. Voudrait-elle concourir ? Il peut l'aider. Elle décline. L'homme ressurgira tout au long du roman, insistant, symbole de la misogynie qui fait rage sur la petite île. Une femme n'a pas sa place au café Mokka, fief des écrivains et des poètes autoproclamés qui rêvent de marcher dans les pas d'Halldór Laxness, premier Islandais prix Nobel de littérature en 1955. Hekla n'a que deux amis : Isey, mère de famille à la vie réglée comme du papier à musique, mais à l'âme assaillie d'idées de romans noirs et de poèmes désenchantés qu'elle écrit la nuit dans sa cuisine, en prétendant rédiger la liste des courses, et Jon John, fils illégitime d'un soldat américain, homosexuel, en proie aux violences et à l'hypocrisie d'une population qui bannit les gays («communistes», «violeurs d'enfants»). La même société tolère de nombreux mariages de façade, voués à masquer l'homosexualité de certains pères de famille. Drôle d'époque, drôle de pays. L'Islande est encore à l'écart de la marche du monde. Ici, personne n'a entendu parler de Martin Luther King. Mais la petite île possède sa propre poésie, inscrite dans ses intempéries, ses volcans, sa faune et sa flore. Sur cette terre se côtoient artistes et paysans, qui sont parfois les deux à la fois. Mais comment les identifier ? Troquant son humour bon enfant, volontiers fantaisiste, contre quelque chose de plus grinçant, Auður Ava Ólafsdóttir raconte un pays qui fait instinctivement littérature, tout en ayant un mal fou à faire de la littérature, un pays qui adore les écrivains, mais ne sait pas les reconnaître, surtout quand ce sont des écrivaines. Un éditeur refuse le manuscrit, qu'on devine excellent, d'Hekla. «Il n'a pas trouvé dans ton roman les graines de pissenlits qui volent à tout vent ? interroge Isey - Non. Ni le soleil qui panse les blessures ? Ni le crépuscule qui enveloppe de son voile les désirs ? - Non.» Hekla et Jon John iront chercher la liberté au-delà des frontières d'Islande. Le roman s'achève sur une situation d'une violence symbolique inouïe. Pas de véritable *happy end* cette fois chez Ólafsdóttir, qui nous avait habitués à une littérature consolatrice. *Miss Islande* est un roman critique, un petit bonbon très acide qui nous rappelle que la littérature n'a pas uniquement vocation à arrondir les angles.

MISS ISLANDE
Auður Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 208 p., 20,50 €

En savoir plus sur *Miss Islande* et *Ör*

Homo Habilis

Retour d'Audur Ava Olafsdottir après *Rosa Candida*, l'Islandaise nous plonge cette fois dans l'étrange destinée d'un désespéré. Magnifique ! PAR ÉLISE LÉPINE

C'est sans doute le roman le plus tendre de l'automne. Peut-être aussi le plus fantaisiste. Son sujet n'est pourtant pas le plus léger : Jonas Ebeneser, quadragénaire, divorcé, fieffé bricoleur, père d'une jeune adulte prénommé Nymphéa, tatoué de la fleur du même nom à l'endroit du cœur, décide d'en finir avec la vie. L'idée que sa fille puisse découvrir son cadavre lui est insupportable. Traversé d'une étrange idée, Jonas prend l'avion en direction d'un pays ravagé par la guerre, où vient d'être signé un fragile armistice. Là-bas, pense-t-il, il se donnera la mort, si elle ne le saisit pas au détour d'un chemin, sans nuire à quiconque. Jonas descend à l'hôtel Silence, jadis établissement de qualité, miraculeusement intact après les bombardements, dirigé par une veuve, mère d'un petit garçon mutique, et son frère. Le Silence n'a pas vu de touriste depuis longtemps. Les cartes postales et les savonnettes vendues dans sa boutique ont été remisées dans un placard. Ses mosaïque antiques, classées, sont à l'abri des pilleurs d'œuvres d'art qui pullulent dans la région. Les murs sont décrépis. Les canalisations remplies de sable. Les portes des placards, hors de leurs gonds. Or, Jonas a emporté sa trousse à outils. Vieille habitude de bricoleur invétéré, où espoir informulé de trouver quelque chose à réparer pour tromper la mort ? Jonas Ebenezer devient l'homme à tout faire du Silence, puis de la ville entière. Le sol est truffé de mines, les survivants sont estropiés ou éborgnés. De rafistolages en réparations, Jonas se retrouve en prise avec le cœur brisé de la ville, à l'écoute des confidences de survivants traumatisés. Usant de sa perceuse comme d'une baguette magique, il réapprend aux habitants à désirer un monde en bon état de marche. Cet improbable touriste se déleste lui aussi, redonnant forme à un univers brisé, des souvenirs qui le hantent. Et, de jour en jour, repousse son projet de suicide. Peut-on vouloir mourir quand, à d'autres endroits du monde, des gens qui auraient voulu vivre ont été assassinés ? Difficile d'aborder cette question sans faire de leçon de morale. Auður Ava Ólafsdóttir la pose avec justesse, sans jugement ni angélisme. Rares sont les personnages littéraires atteignant le degré d'incarnation de Jonas. Héros malgré lui, le quadragénaire délaissé par son entourage, las de vivre, exclu du monde, devient un homme important dans le regard de ses pairs comme dans celui du lecteur. Le ressort de son renoncement au suicide n'est pas la culpabilité, mais l'envie de vivre pour et avec les autres. L'auteure de ce roman ne condamne personne, mais invite avec douceur ses lecteurs à l'espérance. Jonas Ebeneser rejoint le monde au gré d'une belle et tendre trajectoire, par la grâce d'une littérature insolite et consolatrice.

ÖR
Auður Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, Zulma, 235 p., 19 €

Survivre par le verbe

En savoir plus sur *Les Sœurs de Blackwater*

Repérée par Richard Ford, l'Américaine **Alyson Hagy** signe un magnifique roman sur une femme au pouvoir surnaturel : elle sait lire et écrire. PAR ELISE LÉPINE

La crise, la guerre civile, puis une maladie incurable ont dévasté l'Amérique. Dans les montagnes sauvages de Virginie, les Indésirables, fragiles tribus de migrants, côtoient les clans resserrés et hostiles que forment les familles autochtones. Tout le monde se soumet aux exigences du puissant et cruel Billy Kingery, qui fait la loi sur ces terres. Ici, dans le meilleur des cas, on troque, sinon on vole, on viole, on assassine. « Elle », le personnage principal du roman, n'a pas de nom. Ce qui la caractérise, c'est sa fonction : dans un monde où l'écriture et la lecture ont presque disparu, elle sait écrire, connaît les techniques pour faire de l'encre et du papier. Son statut d'écrivain public la préserve de la sauvagerie du temps. Son aura est aussi liée au rôle joué jadis par sa sœur, une quasi-sainte qui a consacré sa vie à apaiser les enfants malades lors des grandes épidémies, avant de mourir prématurément, non par contagion, mais par trahison. Dans ce bel et âpre roman, Alyson Hagy exploite avec finesse l'archétype de la sorcière. Femme seule, puissante, armée d'un savoir que les autres ignorent, l'héroïne des *Sœurs de Blackwater* incarne cette figure dans un texte d'anticipation plus proche d'une forme très poétique de medieval-fantasy que de la pure dystopie. Un inconnu, Hendricks, vient trouver l'écrivaine avec une exigence démesurée : elle doit écrire sa lettre, puis la mémoriser, la détruire et aller la déclamer à un carrefour lointain. En ces temps troublés, l'entreprise est périlleuse, la femme pourrait y perdre la vie. Mais elle accepte, poussée par l'attraction que l'homme exerce sur elle, liée aussi par un pacte de sang : il a chassé et dépecé un fauve à sa demande. Tandis qu'ils travaillent, la maison semble accueillir une vie autre, fantomatique : un matin, la page se couvre de l'écriture de la sœur disparue, un autre jour, la défunte s'incarne dans le corps même de la scribe, porteuse d'un message. Au-dehors, le chaos s'intensifie. Un enfant meurt, les esprits s'embrasent, les frontières se referment. Cette atmosphère électrique, brutale, évoque les épisodes guerriers de l'histoire américaine, de la conquête de l'Ouest à la guerre de Sécession. Onirique, empruntant au réalisme magique et au conte, *Les Sœurs de Blackwater* convoque les âmes des Indiens massacrés, celles des sorcières pendues et brûlées et des animaux exterminés en masse au gré d'époques meurtrières. L'homme et la femme au cœur du roman, ambigus, coupables et blessés, trouveront-ils la rédemption ? Vaincront-ils les ténèbres ? Pour Alyson Hagy, les promesses de violences à venir, oppressantes en nos temps anxieux, ne sont jamais que les reflets d'époques épouvantables auxquels d'autres ont survécu, comme en témoignent les légendes qu'ils nous ont laissées.

LES SŒURS DE BLACKWATER
Alyson Hagy, traduit de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg, Zulma, 225 p., 21,00 €

Ainsi soit-elle

En savoir plus sur *Evangelia*

A travers une relecture de textes de la Bible, le mexicain **David Toscana** signe avec *Evangelia*, un livre féministe, dingue et très drôle. PAR ELISE LÉPINE

A l'issue d'un micmac céleste, l'enfant divin porté par la vierge Marie, censé se prénommer « Emmanuel » (Dieu avec nous), naît fille. Les rois mages remballent l'or et l'encens, les bergers retournent à leurs moutons, Dieu le père à ses affaires. Dans la Galilée de l'an zéro, Emmanuelle mène une vie sans histoires, Joseph et Marie, ses parents, remisent aux oubliettes la promesse farfelue d'une progéniture divine. Seul le diable a reconnu en Emmanuelle la fille de son père. La voici soumise à la tentation, comme Jésus le fut dans les Evangiles. Victorieuse de Satan, elle commence, en toute discrétion, à accomplir quelques miracles, à la grande jalousie de son frère Jacob, qui ne bénéficie pas du millième de ses grâces, mais possède le don merveilleux d'un pénis. De quoi s'autoproclamer, en brandissant l'ancienne promesse, « Jésus de Nazareth, fils de dieu » en lieu et place de sa sœur. Commencent deux tournées prophétiques parallèles : d'un côté l'arrogant « Jacob alias Jésus », flanqué de ses copains (Simon, Pierre, etc...), de l'autre Emmanuelle, accompagnée de quatre amies Jémima, Césia, Déborah et Noémie. Délirant ? Absolument, mais également (tenez-vous bien) fidèle aux textes sacrés. Pour écrire *Evangelia*, David Toscana s'est plongé dans une minutieuse étude biblique, puisant dans différentes traductions, interrogeant le sens des mots dans leur version originelle. Dans une vaste et cocasse entreprise de réécriture, de situations ubuesques en personnalités ridicules –y compris celle de Dieu lui-même–, pourtant tous fidèles au Texte, Toscana épingle les dogmes, la crédulité et le manque de discernement des croyants adhérant à une histoire à dormir debout sans chercher à en comprendre le sens. Sans le personnage d'Emmanuelle, le roman serait un brûlot anti-religieux, réjouissant pour les uns, scandaleux pour les autres. Mais l'héroïne féminine d'*Evangelia* ouvre une autre dimension au texte. Une dimension féministe, évidemment. Le roman démontre l'absurdité de la place de la femme dans l'Histoire, dans l'Eglise, dans nos mentalités judéo-chrétiennes. Mais aussi une dimension sentimentale. Emmanuelle, dans la bouche de laquelle Toscana glisse les plus belles paroles du Christ, entre les mains de laquelle les miracles se produisent, trouve le chemin de nos cœurs, réveille en nous une douceur oubliée d'enfant ébloui par la promesse d'un amour inconditionnel. « Certains mensonges étaient indispensables pour rêver. Pour adorer. Pour garder la foi. Pour nourrir l'espoir que tout ne finit pas avec la mort », écrit David Toscana. Sous ses airs blasphématoires, le texte est un hommage à l'inventivité de l'homme, à la fertilité de son imagination et de sa fantaisie, à son besoin farouche d'aimer et d'être aimé. Par Dieu, pourquoi pas. Par son prochain, assurément.

EVANGELIA
David Toscana, traduit de l'espagnol (Mexique) par Inès Introcaso, éditions Zulma, 431 p., 23,50 €

En savoir plus sur *La Somme de nos folies*

— Folie malaise

Révélation malaise, **Shih-Li Kow** fait vivre avec verve le monde cocasse d'une ville de province, au nord de Kuala Lumpur.

PAR ELISE LÉPINE

Une orpheline adoptée sur le tard, dont les parents décèdent dans un accident de voiture en la conduisant chez eux pour la première fois. Une femme obligée de remettre à l'eau son poisson bien aimé, frappé de dépression nerveuse. Un potier de grand talent dont le travail n'intéresse plus personne à l'heure des bouteilles en plastique. Des pluies diluviennes inondant un petit village malaisien, semant la mort et la destruction. Faut-il sortir les violons ? Surtout pas. La magie de ce roman consiste à ne jamais transformer les histoires qui le traversent, aussi tragiques soient-elles, en tire-larmes. Deux narrateurs se partagent le texte : Auyong, vieux Chinois débonnaire aux amitiés nombreuses, directeur de la conserverie de litchis qui fait vivre la commune de Lubok Sayong, située au nord de Kuala Lumpur, et Mary Anne, la fameuse orpheline arrachée à son institution catholique par des parents aussitôt décédés. La jeune fille a été recueillie par Beevie, pétulante propriétaire d'un Bed & Breakfast hanté, sœur de la défunte mère adoptive. A travers ces deux regards, l'un jeune et enthousiaste, l'autre vieux et sage, se dessine le quotidien d'une petite ville méprisée par les habitants de la capitale. Quand une enfant de Lubok Sayong, devenue ministre de la Diversité culturelle, du Patrimoine et du Tourisme, est invitée dans sa ville natale pour baptiser un rond-point, elle se trouve « retenue à Dubaï pour une mission capitale, attirer à Kuala Lumpur les tours opérateurs du Golfe en leur promettant des hôtels cinq étoiles et des *duty-free* de classe internationale. » Les habitants de Lubok Sayong prennent leur parti de cette condescendance en cultivant un bizarre équilibre entre l'antique et le moderne. La ville est bercée de légendes – comme celle du Lac de la Quatrième Epouse, qui abriterait l'âme d'une jeune Chinoise mariée de force à un prince local et suicidée dans la foulée –, on ne s'étonne pas de voir surgir dans les jardins spectres et âmes errantes, ou rager dans ses eaux des poissons géants à face humaine, dévoreurs de touristes texans. Mais c'est à Lubok Sayong que, grâce à l'intervention d'un Auyong libre-penseur et de Miss Boonsidik, femme de chambre transgenre, va naître le « freedom festival », première *gay pride* du pays. Tourbillonnant, cocasse, impressionnant, ce premier roman de Shih-Li Kow, jeune auteure malaisienne issue de la communauté chinoise, est une nouvelle pépite au catalogue pointu des éditions Zulma. Ce roman fin et drôle nous ouvre les portes d'un pays fascinant aux multiples cultures dont nous ignorons tout ou presque.

En savoir plus sur *Les Rois d'Islande*

Les rois bénis du Nord

C'est l'histoire d'une famille hors du commun. *Les Rois d'Islande*, d'Einar Már Guðmundsson, ou la plongée dans les eaux froides et joyeuses islandaises.

PAR ELISE LÉPINE

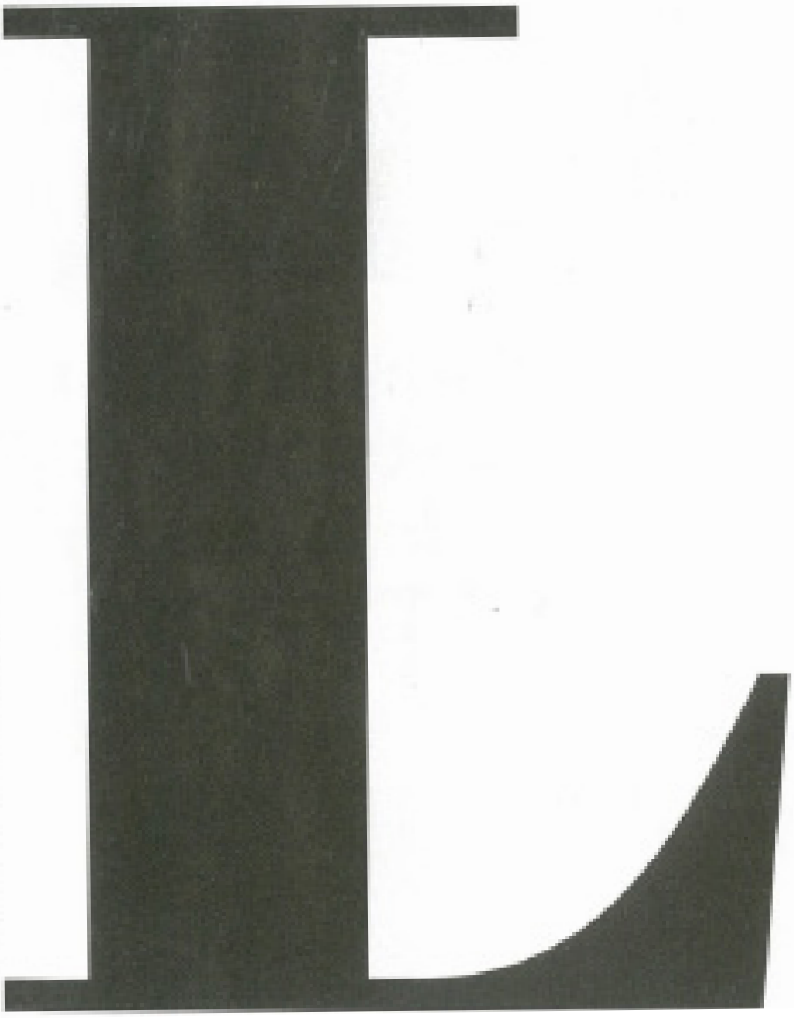
Quel est le comble du snobisme pour un Islandais ? Posséder un nom de famille. En Islande, on accole tout simplement un suffixe (-son pour les hommes, « dótir pour les femmes) au prénom du père ou de la mère du nouveau-né, et vogue la galère. Dans ce monde bâti sur un rapport décomplexé au patronyme, les Knudsen sortent du lot. Leur nom qui se transmet de génération en génération, est bien connu à Tangavik, le petit port de pêche où ils prospèrent depuis au moins deux siècles, tenant la dragée haute, disent-ils, à la capitale islandaise, Reykjavik. Ainsi, « la carte de visite de Jónatan Knudsen précisait qu'il était Maire, Mayor, Borgmester et Bürgmeister, en islandais, en anglais, en danois et en allemand. Il l'avait fait imprimer pour narguer le maire de Reykjavík ». L'arbre généalogique est formel : les Knudsen sont les descendants des rois d'Islande. Seulement voilà : un roi en Islande, c'est une espèce de tautologie. Hormis des étrangers en période d'occupation, aucun monarque n'a jamais régné sur l'Islande, et chaque Islandais se contentait d'être le roi de son petit royaume. Ces fameux « rois » seraient-ils, en vérité, le reflet de chacun des habitants de l'île ? Nous croiserons Jónatan Knudsen, le fameux maire de Tangavik. Homme d'affaires fou d'argent, il dilapide, traficote, spécule en pleine crise financière. Tout l'opposé de son père, Arnfinnur Knudsen, véritable héros de cette histoire, tour à tour artificier, armateur, marin, humoriste, chauffeur de taxi, guitariste et enseignant. Nous croiserons leurs cousins et cousines, leurs oncles et tantes, leurs ancêtres et les amis de leurs ancêtres. Dans la branche masculine des Knudsen, on a souvent un problème avec l'alcool, parfois aussi avec le sexe, fréquemment avec les deux. Les femmes se distinguent par une libido souvent extraordinaire. La galerie de portraits, vertigineuse, va de l'idiot du village au héros de la pêche au cabillaud, d'ascensions sociales exemplaires en épiques dégringolades. Dans cette fresque endiablée, bondissant d'époque en époque, on croise les libres vikings et les Danois colonisateurs, les nazis abjects et les Américains calculateurs. Tout est grave, dans cette histoire de l'Islande, et pourtant rien ne l'est, car l'Islande et ses habitants semblent faits pour se métamorphoser, se réinventer, rebondir. Il est possible que quelques *private jokes* et références subtiles aux déboires politiques de l'Islande contenues dans ce roman aussi fin que drôle échappent aux lecteurs que nous sommes. Cela ne fait que rajouter au charme de cette version *updatée* de la grande saga islandaise, traduite avec brio par l'incontournable Eric Boury. Le lecteur retiendra ceci : le peuple islandais est hilarant, ironique, tendre, imprévisible et fascinant. A l'image de ces flamboyants *Rois d'Islande*.

L'homme de Java

C'est un petit événement, *Le Monde des hommes*, le chef-d'œuvre de l'Indonésien **Pramoedya Ananta Toer** écrit au bagne, avant sa disparition en 2006, vient d'être traduit en français. Le premier tome d'une incroyable fresque historique.

Par Élise Lépine

Laure Leroy, directrice des éditions Zulma, présente avec raison *Le Monde des hommes* comme l'un des événements de cette rentrée littéraire. Cette fresque de quatre tomes (*Le Monde des hommes* en est le premier), sentimentale, tentaculaire, emprunte selon l'éditrice à Margaret Mitchell. L'œuvre évoque d'autres plumes - Malraux, pour l'humanisme contrarié et le sens du dilemme, Dickens, pour le goût du mérite et les grandes résolutions. En traduisant pour la première fois le chef-d'œuvre de Pramoedya Ananta Toer depuis sa langue originale, les éditions Zulma donnent un nouveau souffle à une voix majeure (l'auteur, longtemps pressenti pour le Nobel, ne l'a jamais obtenu) de la littérature indonésienne, jusqu'ici très peu éditée en France. Né en 1925 à Java, celui que son peuple surnomme « Pram », d'abord journaliste pour la revue *Voice of Free Indonesia*, publie son premier roman, *Fugitif*, à 22 ans. Arrêté en 1947 par les occupants hollandais, l'indépendantiste est emprisonné, relâché deux ans plus tard lors de l'indépendance de l'Indonésie. L'auteur poursuit sa carrière en publiant en tout plus d'une cinquantaine de livres et continue à provoquer le pouvoir par ses prises de position virulentes. Voulant purger le pays de ses intellectuels, le dictateur Suharto enferme l'insoumis pour quatorze ans au bagne de l'île de Buru, de 1965 à 1979. C'est là que germe l'intrigue du *Monde des hommes*, construite autour de Minke, jeune homme de 18 ans, étudiant à Surabaya à la fin du XIXe siècle. Indigène, issu donc de l'une des castes les plus méprisées du pays, l'étudiant se rapproche d'une famille peu conventionnelle dirigée par la *nyai* (nom donné aux concubines des colons hollandais, qui ne bénéficiaient d'aucuns droits) Ontosoroh après qu'une sombre affaire de mœurs a fait perdre l'esprit à monsieur Mellema, son maître. La rencontre bouleverse Minke : « *Quelque chose (s)'intéressant s'était offert à ma réflexion avec cette famille de gens fortunés si curieuse : Nyai et son pouvoir de soumettre les cœurs (…), Annelies Mellema, belle, enfantine et (…) capable de diriger les employés, Robert Mellema et ses regards perçants, (…) Herman Mellema, dépravé/exque, mauve, dénué de toute volonté devant sa concubine. Chacun d'entre eux ressemblait à un personnage de théâtre. (…) Et moi ?* » - Les Mellema éveillent sa conscience à l'avilissement des populations locales par les Hollandais, à la condition déplorable des femmes en Indonésie, aux règles injustes maintenant par tradition les faibles à la merci des puissants. Dans ce roman fleuve, les amours se consument, les conflits s'enflamment, la révolte gronde, les esprits grandissent. *Le Monde des hommes*, interdit en Indonésie jusqu'en 2005, plaide comme peu d'œuvres littéraires pour une pensée intransigeante.

LE MONDE DES HOMMES
- TOME 1 QUARTET -
Pramoedya Ananta Toer
Traduction de Nicolas Idier et Marianne Ferrer à partir de l'adaptation par Dominique Fabrègues.
Éditions Zulma, 512 p., 24,50 €

En savoir plus sur *Le Monde des hommes*